

LES JEUNES

LA PREUVE

CONTE INÉDIT

Sous les arbres du parc, dans la nuit, le comte Jean marche éperonné.

Il parle à voix haute : — C'est trop... Je veux savoir... Je veux la preuve... Et de grands gestes brusques et violents semblent fixer sa résolution.

— O si, la preuve, il me la faut... Tout plutôt que de souffrir ainsi... Le doute, qui laisse pourtant place à l'espoir, est plus cruel que la réalité, même quand elle tue... Je veux savoir...

Plusieurs lettres anonymes lui ont dit que tous les soirs, lorsqu'il s'absente, un homme s'introduit dans le parc, vers minuit, et pénètre dans la chambre de sa femme, par la fenêtre qui donne sur la terrasse. Il n'a pas voulu croire d'abord à ces ineptes racontars. Quoi ! Sa femme, sa douce et tendre Renée, qui semble l'aimer encore comme aux premiers jours de leur mariage, ne serait qu'une comédienne ? C'est absurde et tout proteste contre cette abominable supposition... d'ailleurs, toutes les lettres sont de la même écriture féminine. Tant de méchanceté et de perfidie ne peut venir que d'une autre femme, jalouse de la sienne, qui voudrait détruire son bonheur. Il eût dû réfléchir un instant pour en être convaincu. Il croit même avoir deviné celle qui se venge ainsi d'un refus humiliant... Et cependant, peu à peu, lentement mais sûrement, le doute a fait son œuvre. Le poison, goutte à goutte, s'est glissé dans son sang... S'il était vrai pourtant que sa femme le trompe ! C'est absurde, invraisemblable. Mais, hélas ! quand le soupçon est entré dans le cœur, tous les raisonnements, si précis et si logiques qu'ils soient, ne pourraient l'en chasser : on fait matériel, une preuve matérielle peuvent seuls le détruire.

Et c'est cette preuve que le comte attend.

Le matin, il a pris congé de sa femme en lui disant qu'une affaire urgente l'appelait à Paris. Elle a pleuré en lui donnant le baiser d'adieu... Étaient-ce de vraies larmes ? Était-ce la joie de penser que son amant pourrait venir près d'elle ?... Douce effroyable, douloureuse perplexité ! Il est parti, a passé la journée chez des amis, et, à la nuit tombante, est venu errer dans le parc, surveillant de loin la maison. Caché dans un bosquet, il a vu la chambre de sa femme s'ouvrir. Puis la fenêtre s'est ouverte et Renée s'y est accoudée, a révéloguement. Elle s'est retirée un instant pour se mettre en toilette de nuit. La lumière s'est éteinte et la comtesse a reparu en peignoir blanc. Il l'a vu tendre les mains. Priait-elle ? Et pour qui ?... Puis, sans refermer la croisée, elle s'est retirée.

« Sans refermer la croisée... » ce fait prend, à ses yeux, une extraordinaire importance. Sa femme, si peureuse qu'elle ne s'endort jamais, quand elle est seule, sans avoir un revolver chargé à portée de la main, elle se coucherait et s'endormirait la fenêtre ouverte ! Ce n'est pas possible ! Elle attend quelqu'un ! Il n'en peut plus douter. Peut-être est-elle allée se jeter son son lit. Elle repose un moment, rêvant à son coupable amour... Il ne songe même pas qu'il est en plein milieu d'août, que la chaleur est accablante, que lui-même tous les soirs dort ainsi... Non, non, elle attend son... Son... ?... Ah ! qui donc est-ce ? Et, plus encore que de savoir si sa femme le trompe, cette question l'irrite. Quel est son rival ? Sans doute l'un des nombreux voisins qui, entre deux tours de valse, lui aura dit qu'il l'aimait. Ah ! qu'il vienne celui-ci, qu'il vienne... Et, machinalement il tire à moitié l'épée de sa canne, comme pour s'assurer qu'elle sortira bien.

Mais les heures passent et personne ne vient. Les douze coups de minuit ont sonné depuis longtemps déjà. Il s'impatiente... Il faut qu'il sache, et cette nuit même... Il ne peut attendre davantage. Et, tout à coup, une idée lui jaillit au cerveau. Il va l'avoir, la preuve, et tout de suite, et décisive.

Le ciel, chargé de nuages, est propice. Jamais la nuit ne fut plus noire : impossible de reconnaître un homme d'un autre... Il se glisse rapidement jusqu'à la maison et gravit la terrasse... Le voici devant la chambre... A peine distingué, il une forme blanche qui repose sur le lit... Renée doit être endormie... Il tousse légèrement pour l'éveiller... En ouvrant les yeux, elle croira que c'est son complice et l'appellera peut-être par son nom... Il va donc savoir... Il va tenir enfin la preuve... Son cœur bat à se rompre.

— Renée... appelle-t-il d'une voix sourde et indistincte. Il écoute pour saisir le nom qui va sortir des lèvres de la coupable.

— Renée ! crie-t-il plus fort. Il voit la forme blanche remuer. Il tend l'oreille, mais il n'entend qu'un cri d'épouvante, puis un coup de feu, et il tombe d'une seule masse, raide mort.

MADAME BONAPARTE

Vers la fin d'un après-midi de février 1796, un jeune officier supérieur s'arrêtait devant le numéro 6 de la rue Chantierine. La porte cochère ouverte après qu'il eut laissé tomber le marteau, il passa vivement devant le logis du coucou et suivit un couloir resserre entre deux murs que débordaient les ombrages de jardins voisins. Ayant franchi, au débouché de ce couloir, la remise et l'écurie devant les quelles un cocher étreillait deux chevaux hongres un peu maigres, notre visiteur se trouva dans un pavillon isolé en rez-de-chaussée, surmonté d'un attique. Là, il ralentit le pas, leva ses yeux profonds vers les quatre grandes fenêtres fermées, puis il inclina sa face mince et pâle dans une méditation rêveuse. Bientôt, il se couvrit de sa longue chevelure légère ment poudrée, et, sa mélancolie chassée, il se résolut à franchir les quatre marches du porche. Avant qu'il ne frappât, soit qu'elle l'eût guetté par un soupçon, soit qu'elle fût avertie par les abois du carlin, une soubrette, en jupe fanée, mais de forme encore assez élégante pour être un cadeau de sa maîtresse, vint ouvrir et le carlin jappant toujours hargneusement, elle fit entrer le jeune homme dans une antichambre meublée d'un bas de buffet en chêne, d'une armoire de sapin pour serrer la vaisselle et d'une fontaine de cuivre.

— Bonjour, Louise. La citoyenne est-elle chez elle ? — Oui, général, dit la soubrette avec désinvolture. Traversez la salle à manger, vous trouverez madame dans le salon rotonde. Pais, sans annoncer, prenant le carlin dans ses bras et lui en voyant une pichenette sur le museau : — « Taisez-vous, Fernand ! » — elle s'esquiva vivement.

Le visiteur, d'un pas dont la roideur dissimulait la gaucherie, entra dans l'ombre du petit salon qui servait de salle à manger. Il regarda à peine les huit estampes pendues au mur dans leur cadre noir et or, les quatre chaises d'acajou couvertes de crin noir, la table ronde à pans rabattus et les armoires vitrées pratiquées dans le mur et où s'étaient alignés, simulant l'argenterie, la fontaine à thé de forme étrange, les plateaux, les vases et le sucrier de plaqué anglais.

Un léger froissement de jupes l'attira alors et il pénétra dans le salon en demi-rotonde, plus clair à cause de glaces nombreuses où le jour agonisait : miroir à cadre de chêne sur la commode à dessus de marbre bien-tarquin, miroir à la toilette, miroir en deux morceaux au-dessus de la cheminée. Un forte-piano de Bernard, d'autres estampes, un vide-poche encombré de bibelots, une harpe de Renaud, des fleurs masquant partout la nudité des murs donnaient au jeune soldat, qui n'a guère habité que des pièces d'hôtels garnis, l'impression d'un vrai luxe. Il avançait encore et, après un salut que l'émotion rend court et cassant, il arriva enfin auprès de la maîtresse du logis.

Délicate et petite, celle-ci est debout dans une attitude de surprise et d'attente quelque peu affectée, mais gracieuse et souple. Sa main droite frôle encore le clavier, l'autre main retient sur sa poitrine le nœud relâché d'une écharpe de gaze qui glisse de ses épaules. Elle a les cheveux châtains, fins et soyeux, un teint plus rose et plus blanc que nature. De longs cils voilent ses beaux yeux de douceur languissante et font ombre sur les rides infimes de paupières un peu fanées.

Les narines frémissantes d'un nez charmant de frivolité trahissent au moment l'émotion. Elle tend sa main au baiser et

se laisse aller, dans un abandon de paresse voluptueuse et de grâce élégante, sur une chaise fragile à dossier recouvert, aux pieds en griffes de bronze. Le visiteur s'assoit aussi, mais mal et brusquement. Il se fait un petit silence embarrassé où il a tout loisir d'admirer, dans le crâne coïlé, la tunique athénienne où ce corps désirable, élancé, mince, flexible et parfumé, ondole librement sous une mousseline flottante, brodée d'argent. Près de sa main, dans un raban en guise de ceinture, est passé l'éventail pareil à un dentelle d'ivoire. Au ras de la tunique, un pied, petit et graciellet de soie fine, jouant à sa che-voche, entre et sort, comme d'un nid, d'une mignonne mule de satin.

D'un air de distraction la citoyenne s'informe des nouvelles du jour ; mais le jeune homme l'interrompt et commence fébrilement :

— Je ne puis plus vivre ainsi, loin de vous ; j'ai perdu la raison depuis que je ne vous ai vue... — N'était-ce pas hier ? demandait-elle d'un zéailement d'oiseau, dans un rire à bouche close, car elle craint de laisser voir des dents qui ne sont plus des perles.

Le jeune homme rapproche son siège et lui saisit la main. — Eh ! oui, c'était hier, incomparable et douce Joséphine ! Et depuis hier, vos promesses enivrantes ne laissent aucun repos à mes sens. Ah ! quel effet bizarre vous faites sur mon cœur ! Dès que vous êtes inquiète ou triste, mon âme se brise de douleur... — Qu'il est « drôle ! » — exclame-t-elle dans une gaieté jouée, avec son accent exotique et pueril. Puis voyant le jeune homme sérieux :

— Je vous suis, moi aussi, tendrement attachée, — reprend-elle dans un sourire de caresse infinie ; — seulement... — Seulement ! Est-ce que l'estime due à mon caractère n'a pas encore écarté de votre esprit cet éternel que j'agissais par intérêt ? Si elle vous domine encore, ô mon amie, vous êtes bien injuste et je suis bien malheureux ! Je vous le dis pour la millième fois, je n'ai pas aimé... vous êtes la première femme, la seule que j'adore. Avez-vous réfléchi ? Êtes-vous décidée, enfin ?

Elle songe, — oh ! pas longtemps, car elle est incapable d'attention prolongée, — elle songe qu'elle a trente-deux ans, qu'elle n'est plus très jeune, ni très fraîche, que Barras est, ni très riche, qu'elle a partout des dettes et qu'il faut en finir. Malgré ces réflexions moroses, elle ne dit pas oui tout de suite, elle hésite, elle soupire, par coquetterie autant que par indécision :

— Prendre un parti à toujours paraît fatigant à ma créole nonchalante qui trouve infiniment plus commode de suivre la volonté des autres. — Alors, qu'attendez-vous pour céder à la mienne ? dit violemment le jeune homme. — C'est que suis effrayée, parfois, de l'empire que vous semblez exercer sur ceux qui vous entourent. Vous n'avez que vingt-sept ans et cependant votre regard scrutateur a quelque chose de singulier, d'indéfinissable, qui en impose même à nos directeurs. Jugez s'il doit intimider une femme. Enfin, ce qui devrait me plaire, la force d'une passion dont vous parlez avec une énergie qui ne me permet pas de douter de votre sincérité, est précisément ce qui arrête le consentement que je suis si souvent toute prête à vous donner.

— Ce consentement, donnez-le, ma douce Joséphine, et vous n'aurez jamais, jamais à le regretter ! Je vous ferai glorieuse et riche. J'ai la certitude de réussir. J'ai des directeurs orientaux que j'ose besoin de protection pour parvenir ! Ils seront tous trop heureux, un jour, que je veuille leur accorder la mienne. Mon épée est à mon côté, et avec elle j'irai loin... Vous, chère Joséphine, vous serez mon étoile bienheureuse !

Il dit ces derniers mots dans une confiance tendre, si pénétrante, pourtant, qu'elle tressaille, troublée, domoie, saisie de souvenirs superstitieux, éblouie de la vision d'une fortune immense. Elle abandonne sa main à ses lèvres brûlantes. Soudain, le parquet craque légèrement une jolie enfant de douze à treize ans, aux boucles d'un blond châtain, aux grands yeux gris bleus pleins de surprise et de timidité, s'arrête sur le seuil, hésitante, émue de ce qu'elle voit. Alors la citoyenne, avec cette aisance calme et noble dont les femmes de qualité ont encore le secret et qui en impose tant aux officiers de fortune, dit, d'un ton que la vue de sa fille, déjà grande, rend sensiblement plus péroratoire et résolu :

— Approchez, Hortense, et ne prenez pas cette mine de petite sotte. Faites au général la révérence, ainsi qu'on vous l'apprend chez Mme Campan, et présentez vos compliments à votre mère... elle va s'appeler Mme Bonaparte.

LE LIVRE JAUNE.

Voici une analyse du Livre Jaune relatif aux affaires du Maroc.

Il comporte 340 pages et s'étend du commencement de l'année 1901 jusqu'au 28 octobre 1905. En réalité, il se subdivise en deux parties nettement distinctes.

La première série des pièces couvre 1901, 1902 et 1903 ; elle montre combien les intérêts de la sécurité algérienne sont intimement associés au maintien de l'ordre au Maroc. Elle rappelle les incursions que les tribus en théorie soumises au maghzen sont systématiquement pratiquées sur notre territoire, les embarras qu'elles nous ont suscités à la suite de l'extension de nos limites vers le sud. Nombreuses sont les allusions aux affaires du Touat, d'El-Moungar, de Figuig, puis à la lutte du rogn contre Abd el Aziz. A cet égard, le Livre Jaune atteste que l'attitude de la France fut loyale vis-à-vis du sultan, dont elle a toujours reconnu la souveraineté contre l'insupporteur de l'Est. Il ressort de cette première partie que l'Algérie a besoin d'une frontière bien délimitée, mais aussi que d'une bonne police, et qu'il y a péril à tolérer le développement de l'anarchie dans la région orientale du Maroc. De là à conclure à la nécessité des réformes dans l'empire, il n'y a qu'un pas, et l'on sait comment ce pas fut franchi.

Nous arrivons de la sorte à la deuxième partie du Livre Jaune. Les instructions envoyées à M. Saint-René Taillandier au début de 1904, celles qui lui sont remises avant son départ pour Fes, les télégrammes qu'il échangea avec le quai d'Orsay pendant son séjour dans cette capitale comportent d'abondants développements. Ces pièces nous enseignent comment le gouvernement français avait conçu les réformes, qui ne devaient point, dans sa pensée, attenter aux droits souverains du maghzen. M. Saint-René Taillandier constate d'abord que le sultan reçoit les propositions françaises avec bienveillance, mais soudain son attitude change. La question s'est internationalisée.

C'est à la fin du Livre Jaune que se trouvent les documents qu'on lira le plus avidement. Ils se réfèrent aux pourparlers franco-allemands et aussi aux communications que la France a faites à diverses puissances.

La Machine Humaine

C'est une étrange machine que la machine humaine, merveilleusement compliquée, et près de laquelle les expressions les plus parfaites de la science mécanique peuvent sembler rudimentaires. Voici sur la composition de cette machine quelques données intéressantes : Le corps humain contient 150 ou 170 muscles ; le poids du sang d'un adulte est de 15 kilo-

grammes ; le diamètre du cœur est ordinairement de 15 centimètres ; il bat 70 fois à la minute, 4.200 fois à l'heure et 36.792.000 fois dans l'espace d'une année ; chaque battement déplace 44 grammes de sang ; le déplacement est donc de 4.435 kilogrammes par jour. La totalité du sang passe en trois minutes par le cœur ; nous pourrions contenir, à l'état normal, 5 litres d'air ; nous respirons 1.200 fois par heure, ce qui dépense 6.000 litres d'air. Le sang a trois couches, dont l'épaisseur varie entre 3 et 6 millimètres ; chaque centimètre carré a 12.000 pores ; la longueur totale de ces pores est de 50 kilomètres.

Rien que par ces données sommaires on peut voir quelle admirable machine est l'organisme humain.

CUISINE.

Beignets de pommes en surprise.

Peler une douzaine de pommes, les partager en deux, en évider le milieu pour en retirer les pépins et y former une cavité dans laquelle on met gros comme une noisette de beurre, une pincée de sucre et quelques gouttes de rhum. Ranger alors les pommes dans un plat à sauter et on les fait cuire à four doux, pendant dix minutes. Une fois refroidies, remplir la cavité des pommes avec de la crème fraigie, sur laquelle on parseme du biscuit pulvérisé ; tremper alors ces beignets dans de la pâte à tondre, les faire frire dans une friture bien chaude, les égoutter et les saupoudrer de sucre vanillé, les servir bien chauds et dressés sur serviette plioyée.

Côtelettes de pigeons.

Prendre deux beaux pigeons, les partager en deux, en désosant l'estomac. Faire passer chaque patte par une petite incision pratiquée près du cropion. Donner à chaque moitié de pigeon la forme d'une côtelette ; les faire revenir au beurre puis les faire refroidir sous presse, les parer. D'autre part, mettre un morceau de glace de viande dans le sautoir où on a fait revenir les côtelettes de pigeons et que l'on place sur le feu. Lorsque son contenu est bien amalgamé ensemble, le passer à l'étamine sur les côtelettes de pigeons rangées dans un plat à sauter placé sur feu doux. Après dix minutes de cuisson, égoutter les côtelettes dont on garnit l'os de la patte avec une papillote ; les dresser sur plat en les disposant en un turban dont on garnit le milieu avec une garniture de légumes, à son goût, soit concombre, olives etc., ou une purée de légume quelconque.

Gâteau Saint-Germain

Sur une abaisse en pâte ancrée, démonter le contenu d'un moule rond, à fond légèrement bombé, à côtes, chemisé avec une crème vanille gélatinée et dont

le milieu est garni d'un appareil approprié en fonction de neige bien fermée 5 blancs d'œufs auxquels on a incorporé 500 grammes de sucre cuit au bouillonné parfumé à la vanille et terminé en incorporant à ce mélange à l'italienne un demi-litre de crème double fouettée.

Après avoir démonté cette crème, l'entourer de 2 à 3 rangées de petits choux collés au sucre cuit. Décorer le milieu du dessus de cette crème en y plaçant des feuilles en pâte de petites tâches vertes, au milieu desquelles on fixe un petit choux tout autour duquel on colle des petites feuilles en pâte à choux.

DEPECHE

Télégraphiques

La situation à Moscou.

Londres, 23 décembre.—Une agence télégraphique a reçu aujourd'hui une dépêche de St-Petersbourg annonçant que des barricades avaient été élevées dans la rue de Tverskaia, une des principales artères de Moscou. Les révolutionnaires ont repoussé plusieurs attaques de la force armée. Les détachements de soldats qui font le service de patrouille dans les rues de Moscou sont armés de mitrailleuses dont ils n'hésitent pas à se servir contre la populace.

Moscou, 23 décembre.—Pendant un meeting tenu hier soir par les ouvriers dans une école publique, les troupes ont entouré le bâtiment et sommé les assistants de se rendre. Des coups de feu ont été entendus par les soldats dans le but d'intimider les ouvriers. Ces derniers répondirent par des coups de revolver et des bombes.

Devant cette résistance imprévue, les soldats se retirèrent, mais pour revenir quelques instants plus tard avec des canons qu'ils mirent en position devant l'école sur laquelle ils ouvrirent un bombardement en règle. Les ouvriers se sont rendus après avoir eu plusieurs des leurs tués par les obus.

St-Petersbourg, 23 décembre.—Onze ouvriers ont été tués et 80 blessés pendant l'attaque faite par les troupes contre les barricades élevées dans la rue de Tverskaia, aujourd'hui à Moscou.

On estime le nombre des tués pendant la journée d'hier à 150. St-Petersbourg, 23 décembre, 2 heures du soir.—Des messages téléphoniques reçus de Moscou annoncent que plus de 150.000 ouvriers sont en grève dans cette ville et que la misère se fait déjà

sentir parmi eux. Plusieurs boulangeries ont été pillées et toutes les affaires sont suspendues.

Les banques elles-mêmes ont fermé leur portes.

La Banque Impériale est restée ouverte hier après-midi, jusqu'à 2 heures, mais par suite du manque de lumière les directeurs ont renvoyé le personnel.

Les troupes et la police ayant tenté d'interrompre les processions il y a eu de nombreuses bagarres dans les rues.

L'organe des ouvriers de Moscou a lancé un appel aux grévistes leur recommandant d'éviter d'assumer une attitude agressive.

A St-Petersbourg il ne s'est produit aucun changement dans la situation. Plusieurs agitateurs ont été arrêtés la nuit dernière au moment où ils regagnaient leurs domiciles.

Les journaux de St-Petersbourg continuent à paraître.

St-Petersbourg, 23 décembre.—Quoique le Syndicat des Typographes soit l'un des plus avancés et des mieux organisés de la Russie, il s'est trouvé dans l'impossibilité d'empêcher la publication des journaux.

Le « Novoe Vremya », le « Slovo » et autres journaux conservateurs ont paru aujourd'hui.

Le Congrès national de la Ligue des Ligues devait s'assembler demain à St-Petersbourg, mais par suite de la grève un grand nombre de délégués ne pourront y assister et il est probable qu'il sera renvoyé au mois de janvier.

On craint que la fréquence des grèves n'entraîne les révolutionnaires à recourir à leurs anciennes méthodes en inaugurant une ère de terreur.

Le gouvernement a été avisé que plusieurs des révolutionnaires réfugiés à Genève étaient rentrés dernièrement en Russie et la police a reçu ordre de redoubler de vigilance pour sauvegarder les autorités de St-Petersbourg et de Tsarko Selo.

Riga, Livonie, jeudi 21 décembre, par message jusqu'à Eydtkuhnen, Prusse Orientale, 23 décembre.—Quoique plus de 100 employés des postes et télégraphes aient repris le travail, le service télégraphique n'a pas encore été rétabli la plupart des fils qui relient Riga au reste de la Russie agent été coupés par les révolutionnaires.

Les trains ont circulé aujourd'hui mais l'on s'attend d'un moment à l'autre à une nouvelle suspension du trafic.

Les sujets allemands et austro-hongrois habitant la Courlande et la Livonie ont été notifiés par leurs consuls que des vapeurs étaient arrivés à Riga pour les rapatrier.

Les consuls prient leurs nationaux de quitter le pays avant que la rivière Douna soit prise par les glaces.

Un navire de guerre allemand croisière au large de l'embouchure de la Douna tant que la mer sera libre. Le bruit court que toutes les garnisons des provinces Baltiques ont été renforcées.

